

Brigitte Coppin

Le quai des secrets



Flammarion jeunesse

*// Dans la voix de Jason,
il y avait du défi. C'était la première fois
qu'il voyait sa mère ainsi, brisée.
Il accrocha son regard et ne le lâcha
plus. Il avait le droit de savoir la vérité
sur son passé. //*

Dès 11 ans

Les plus belles lectures du collège

Bretagne, 1529. Léonora et son fils Jason débarquent d'un navire espagnol et sont recueillis par Jean. Bientôt une petite fille, Catherine, vient compléter la famille. Jason et sa sœur grandissent ensemble et rêvent d'aventures maritimes, jusqu'au jour où l'adolescent est contraint de partir. De lourds secrets vont alors être révélés...

Un dossier pour en savoir plus en fin d'ouvrage

Illustration de couverture de Jean-Denis Pendanx.



LE QUAI DES SECRETS

© 2000, Castor Poche Flammarion
© Flammarion, 2011
© Flammarion pour la présente édition, 2020
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris cedex 13
ISBN : 978-2-0814-9428-2

BRIGITTE COPPIN

LE QUAI DES SECRETS

Flammarion *jeunesse*

CHAPITRE 1

Catherine mit son doigt dans sa bouche et le posa entre ses pieds au milieu du chemin. Puis elle regarda de près la terre qui s'était collée à la salive : une poussière brune parsemée de grains plus clairs, de minuscules débris. Elle frotta avec le pouce afin d'en palper la consistance mais la terre était trop sèche pour avoir la moindre épaisseur. Elle filait entre les doigts, s'envolait à chaque pas pour aller se poser on ne savait où. Il suffisait d'un coup de pied pour déterrer la bruyère, les fougères roussissaient sur les crêtes et même les grands arbres semblaient chanceler.

Catherine passa la main sur son front.

Il faisait trop chaud, depuis trop longtemps. Au village, on disait que le sarrasin serait maigre, faute de sève, et les vieux en profitaient pour se plaindre plus que d'habitude.

Le vieil Hamel prédisait le pire. Depuis que son petit-fils avait pris la mer, il scrutait le ciel sans relâche et il avait vu, la nuit passée, une étoile qui luisait de méchante façon.

En sortant ce matin, Catherine avait reniflé autour d'elle, cherchant les senteurs humides de l'automne. Mais rien dans l'air de ce dimanche n'annonçait le mois de septembre. Sur le sentier qui montait vers la falaise, l'odeur de la mer devenait plus forte, couvrant celle de la poussière. Là-haut, dans les trous d'ombre, les sources tarissaient. La lande ressemblait à une torche prête à flamber.

Catherine allait sans bruit. Ses pieds connaissaient le chemin. Après la pierre levée qui barrait le sentier, un chêne tordu poussait dans la pente. Elle contourna le tronc oblique : c'était toujours là, dans ce creux tiède qu'elle retrouvait Jason. Depuis leur enfance, le frère et la sœur partageaient tous les secrets de la falaise. Plus jeunes, ils avaient imaginé que la roche à cet endroit dessinait la proue d'un immense navire et que Jason en était le capitaine. Du haut de son vaisseau immobile, il contemplait la mer, se hissait au sommet du grand châtaignier pour crier « Terre ! » tandis qu'elle représentait l'équipage tout entier et se lançait à l'assaut du rivage inconnu en faisant des moulinets avec sa chemise tendue à bout de bras.

Puis ils avaient grandi... Catherine n'ôtait plus sa chemise et la dernière branche du châtaignier avait cessé d'être un poste de vigie. Mais ils continuaient à occuper ce territoire sauvage comme s'il leur appartenait, à eux seuls.

Catherine trouva Jason endormi sous l'arbre. Elle s'accroupit et lui colla un baiser dans l'oreille avant de chuchoter :

— Capitaine, navire en vue !

Jason se dressa sur un coude et regarda sa sœur d'un œil ahuri : la robe fraîche que Catherine avait passée pour la messe du matin était mouillée jusqu'aux genoux et le sable s'agglutinait sur l'étoffe en croûtes grises. Il émanait d'elle un parfum unique, mélange d'embruns et de foin sec, qui acheva de le réveiller. Tandis qu'il s'étirait, elle s'avança jusqu'à la crête.

— Ils ont la marée pour eux, murmura-t-elle, et le vent aussi, mais ce n'est qu'une brise de rien du tout. Tu crois qu'ils seront rendus avant la nuit ?

Jason l'avait rejointe et plissait les yeux, cherchant à estimer la vitesse du navire.

Sans un mot de réponse, il se lança dans le rai-dillon qui descendait vers le village. Au bout de quelques instants, il s'arrêta, gêné par les sabots qui freinaient sa course. Catherine, légère sur ses pieds nus, gagnait du terrain. Le garçon sentit son sang s'échauffer. À défaut d'avoir découvert lui-même la

voile mystérieuse, il ne pouvait manquer d'être le premier à l'annoncer ! Il abandonna les lourdes semelles de bois et opta pour un raccourci en se laissant rouler sur l'herbe. À mi-pente, il se retourna. Catherine suivait sans hâte ; elle avait empoigné sa jupe et offrait au soleil ses jambes blanches. Malgré ses quatorze ans, son corps semblait tout juste sorti de l'enfance et elle contemplant avec envie les formes rondes des filles de son âge.

Au village, on l'avait surnommée « la chevrette » en raison de sa maigreur et aussi parce qu'elle aimait se promener à marée basse en sautant d'un rocher sur l'autre. Ceux qui se levaient tôt la trouvaient parfois sur les pentes escarpées de la côte à cueillir des plantes ou à regarder la mer. Catherine avait accepté son surnom, ignorant la beauté dont la nature l'avait parée : une longue chevelure qui prenait au soleil l'éclat du cuivre rouge et des yeux changeants comme l'océan, brumeux le matin, gris dans la colère et verts quand poignait l'émotion.

Frère et sœur de tout leur cœur, Jason et Catherine ne l'étaient qu'à demi par le sang.

Une quinzaine d'années auparavant, un navire espagnol en route vers Anvers avait fait escale à Nantes pour y décharger une cargaison de laine. Parmi les passagers descendus se restaurer à terre, une jeune femme épuisée serrait contre elle un petit enfant bien mal en point. La jeune Espagnole

fit comprendre qu'elle n'avait plus de lait et que l'enfant refusait les bouillies qu'elle lui préparait. Sur le quai, les matrones s'émurent. Elle fut conduite à l'auberge et l'on courut chercher une nourrice. L'hôtesse servit du bouillon chaud à la jeune mère et lui fit préparer un lit tandis que le petit se jetait sur le sein qu'on lui offrait.

C'est ainsi que Jason et Léonora furent accueillis en Bretagne, un soir d'automne de l'an 1529. Partout à travers le royaume, le prochain remariage du roi François avec la reine Éléonore d'Espagne¹ animait les conversations et Léonora fut l'objet de toutes les curiosités.

Fuyant son pays pour des raisons qu'elle ne voulut pas dévoiler, Léonora s'était embarquée sur un navire en partance vers les Flandres où elle comptait rejoindre une famille de cousins. Ignorant tout de la mer et des bateaux, elle avait cru mille fois mourir pendant la traversée et n'envisageait pas sans effroi la poursuite du voyage. Afin d'épargner son petit pécule, elle proposa de payer l'hôtesse avec quelques travaux d'aiguille et étala bientôt devant les commères éblouies une écharpe de soie ajourée, des aumônières² de velours au

1. François I^{er}, veuf de Claude de France, a épousé Éléonore, sœur de Charles Quint, le 7 juillet 1530. Ce mariage a scellé la paix entre la France et l'Espagne.

2. Aumônière : petit sac de tissu que l'on porte à la ceinture.

point d'or et deux fines chemises de corps brodées blanc sur blanc. Le soir même, les bourgeoises de Nantes savaient que la ville abritait dans ses murs une brodeuse étrangère aux doigts de fée et trouvèrent prétexte pour se rendre à l'auberge dès le lendemain. Les plus âgées regrettaient à haute voix le joli temps où la reine Anne¹ tenait sa cour à Nantes et découvrirent avec émerveillement des broderies dignes de la garde-robe royale. Les commandes affluèrent. Léonora s'en trouva bien. Elle laissa le bateau repartir sans elle. Ravie de couvrir une telle perle qui donnait grand prestige à son établissement, l'aubergiste lui offrit protection. En échange de quelques nappes, elle lui loua une chambre à petit prix et fournit la soupe du soir ainsi que le lait et le berceau pour Jason.

C'est dans la salle de l'auberge que Jean Lebesque, celui qui allait devenir le père de Catherine, découvrit Léonora au printemps suivant, alors qu'elle pliait soigneusement une robe de noce. Il regarda attentivement les mains qui savaient créer de telles merveilles, puis les yeux qui guidaient les mains et il sourit sans rien dire.

Il revint quelques semaines plus tard et s'attabla tranquillement à suivre le lent travail de l'aiguille.

1. La duchesse Anne de Bretagne (1477-1514) devint reine de France en épousant Charles VIII en 1491. Le château de

Une autre fois, il lui apporta des herbes dans un sachet et lui expliqua comment baigner ses yeux fatigués.

Un soir de juin, déposant près d'elle trois aunes¹ de soie de Lyon, il dit :

— Je viendrai vous chercher pour le feu de la Saint-Jean.

Et s'en fut à grandes enjambées sans écouter la réponse, ni le remerciement.

En attendant la fête, la jeune femme habilla son cœur et tailla dans la soie une chemise pour Jean. Le jour dit, elle était prête.

Il vint à cheval et assit Léonora devant lui, sur les épaules de l'animal. Après avoir longé le fleuve, ils allèrent lentement par les chemins creux. Le silence n'était pas pesant. Jean avait arrondi le bras autour de Léonora et celle-ci trouva le geste très naturel. Elle saisit sa main.

— Dans mon pays, les vieilles femmes disent que les mains parlent aussi bien que la bouche. Les tiennes, on dirait...

— Ton pays... ?

Léonora hésita un peu. Cet homme inspirait confiance et, depuis des mois, son propre silence

Nantes, où elle tenait une cour brillante, fut l'une de ses résidences favorites.

1. Aune : ancienne mesure de longueur valant à peu près 1,20 m.

l'étouffait. En cherchant ses mots elle décrivit les collines roses, le bruit frais des fontaines et toutes les odeurs dans les ruelles surchauffées. À mesure que les souvenirs affluaient, sa voix se faisait plus saccadée. Jean avança un peu l'épaule pour qu'elle pût s'appuyer. Alors, elle raconta aussi la peur, les soldats, la fuite, le petit enfant qui ne cessait de pleurer... Quand elle eut fini de parler, il resta silencieux.

Les ombres s'allongeaient quand ils débouchèrent dans la cour d'une vaste demeure où brillaient plusieurs feux.

— Les gens d'ici sont mes amis. Sois la bienvenue ! dit Jean en la posant à terre.

Léonora s'étira, ramena quelques mèches sous le bonnet de dentelle et fit le tour des lieux. La cour était encadrée de longs bâtiments sombres. Elle caressa de la main le granit rugueux des murs puis reconnut à son odeur humide le cellier où dormaient d'énormes tonneaux. Un gros soupir lui échappa. C'était la première fois qu'elle participait à une fête dans un pays qui n'était pas le sien.

Depuis son arrivée à Nantes, tout était à apprendre : la langue, les gens, les lumières, les pierres, tout... jusqu'à ce cochon rôti sur la table, que les couteaux s'apprêtaient à mettre en pièces. Les enfants se disputaient des lambeaux de chair grillée. Leurs piaillements éveillaient en elle le sou-

venir des festins de son enfance, où l'on partageait des mets différents. Mais partout, se dit-elle, il y a la même gourmandise, la même envie de vivre.

Cette pensée la rassura et elle sourit à Jean qui venait vers elle. Il avait endossé la chemise de soie brodée dont il avait roulé les manches pour ne pas les salir. Elle prit le temps de le regarder : il était grand et bien fait, le poil blond, les épaules un peu tombantes, avec un regard bleu qui vous perçait l'âme.

La soirée fut belle. Après la ripaille, vint la danse ; après la danse les contes. Le visage souillé de poussière, les enfants s'endormirent sur le sol. Le feu ronflait doucement. Lorsque la dernière voix se tut, le ciel pâlisait.

— Viens, dit Jean, c'est l'heure où les sorciers de mon espèce vont cueillir les plantes qui sauvent et aussi celles qui tuent. La nuit de la Saint-Jean est la plus courte de l'année. Les plantes le savent !

Il lui prit la main. Ils s'arrêtèrent au creux d'un talus. Dans la haie toute proche, un oiseau pépiait. La main de Jean quitta celle de Léonora pour envelopper sa nuque et tourna doucement son visage vers lui. Il y posa sa bouche. Elle balbutiait des mots qu'il ne connaissait pas et sa peau s'éclairait à mesure que le jour naissait.

C'était le premier matin de l'été.

Catherine naquit l'année suivante, à l'époque des jonquilles. Jean la reçut entre ses mains et lui donna le bain dans une grande bassine de cuivre devant l'âtre. Il avait installé Léonora dans une maison basse, non loin de la demeure dont il soignait le maître. Jean était médecin, sans robe ni licence d'université. Il savait lire dans les livres mais il découvrait mieux les maladies en observant les corps. Il avait reçu tant de malades venus de la ville, tremblants, usés par les saignées, qu'il avait revigorés avec du bouillon gras et une poignée de plantes bien choisies !

Fils cadet d'un apothicaire, il connaissait depuis l'enfance tous les remèdes que contenait l'échoppe de son père et il aurait voulu s'établir à sa suite. Hélas ! C'était Louis, son frère aîné, qui avait hérité de la boutique... pour y entreposer du sel, des cordages et des tonneaux de harengs ! Alors, Jean s'était fait vagabond, par dégoût, par rébellion, emportant dans une besace quelques livres de recettes savantes. À force d'errer sur les chemins, il avait appris à connaître les humains, leurs souffrances et leurs lâchetés. Il avait acquis en même temps une excellente réputation de guérisseur et il s'était installé loin de chez lui, aux abords de Nantes où les bourgeois réclamaient ses soins.

La présence de Léonora lui fit l'effet d'un baume sur d'anciennes blessures. Il fut émerveillé par tant

de bien-être. Peu à peu, elle fit naître en lui le désir de revoir le village où il était né, un petit port sur la presqu'île du Cotentin. Jean comprit plus tard combien Léonora avait besoin de s'enraciner dans une terre, d'adopter ses ancêtres et son pays à lui, faute de pouvoir jamais retrouver l'Espagne.

Catherine avait un an et Jason deux de plus lorsque Jean Lebesque, accompagné de sa famille, s'arrêta devant l'échoppe de son frère Louis. Laisant les deux hommes à leurs retrouvailles, Léonora empoigna les enfants et s'aventura jusqu'au port. Du quai, on voyait à peine la mer. L'horizon était barré par une pointe rocheuse qui abritait un étroit bassin. Le pays de Jean ! Léonora laissait ce mot résonner en elle tandis qu'elle gravissait un sentier qui serpentait vers la falaise. Très vite, les chaumières s'éclaircirent. Derrière, s'étendaient les semis de printemps. Des pousses fragiles émergeaient déjà de la terre. Elle s'accroupit un instant pour caresser cette promesse de pain et reprit sa marche. Catherine pesait lourd sur son bras. Du haut de la falaise, la mer immobile lui fit l'effet d'un linceul glacé. Puis elle vit la ligne de la côte, avec ses promontoires qui résistaient aux tempêtes. Le pays de Jean était donc cette terre solide qui s'avavançait à perte de vue dans l'océan. Une terre rude où les paysans dressaient patiemment des murs contre le vent, où les maisons, blotties dans

les vallons, se tournaient vers le sud. Les hommes y vivaient de la pêche, sans risquer leur âme. Dans le port de Séville¹, Léonora avait vu partir tant de marins, les yeux agrandis par la fièvre de l'or. Après des années d'absence, ceux qui revenaient parlaient du sang versé sur les plages vierges du Nouveau Monde, que la mer lavait en silence...

Elle saisit une poignée de terre, l'écrasa entre ses doigts pour en laisser tomber quelques miettes sur le front de Catherine. Puis elle redescendit tranquillement vers la maison du port où Jean et Louis commençaient tout juste à sourire de leurs anciens malentendus.

Jean, Léonora et les enfants s'installèrent dans une confortable maison que Louis Lebesque mit à leur disposition.

Les années passèrent.

Jean chercha d'abord à exercer son métier au village mais les gens de mer n'avaient pas d'argent à perdre pour soigner leur corps et couraient chercher le curé quand ils sentaient la mort approcher. Alors, il était reparti vendre son savoir là-bas, près de Nantes où la clientèle lui était fidèle. Il n'avait pas demandé à Léonora de le suivre. Elle n'avait

1. Séville : située sur le fleuve Guadalquivir, en Andalousie, Séville est au XVI^e siècle le port d'attache pour les navires partant à la conquête de l'Amérique.

pas proposé de l'accompagner. Il revenait de temps en temps, écrivait de longues lettres auxquelles elle répondait tranquillement, donnant des nouvelles de Catherine et de Jason, glissant çà et là un mot de tendresse. Elle l'attendait sans impatience, immobile comme un bateau à l'ancre.

Et les enfants continuaient de grandir.

